
Les *Vies minuscules* de Pierre Michon, ou l'assomption d'une ruralité en marge

Pierre Michon's Small Lives: assuming rurality at the margins

Jean-Louis Tissier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/2979>

DOI : 10.4000/gc.2979

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2013

Pagination : 95-108

ISBN : 978-2-343-04336-4

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Jean-Louis Tissier, « Les *Vies minuscules* de Pierre Michon, ou l'assomption d'une ruralité en marge », *Géographie et cultures* [En ligne], 87 | 2013, mis en ligne le 11 décembre 2014, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/2979> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.2979>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Les *Vies minuscules* de Pierre Michon, ou l'assomption d'une ruralité en marge

Pierre Michon's Small Lives: assuming rurality at the margins

Jean-Louis Tissier

- 1 Connaissez-vous André Dufourneau, des Cards ? Et Antoine Peluchet, de Mourioux ? Ils ont vécu au début du XX^e siècle en Creuse, cette Marche limousine. En 1984 Pierre Michon, dans un premier livre qui devient presque immédiatement une référence littéraire, un classique contemporain, retrace leurs *Vies minuscules*. L'ouvrage est un recueil de huit biographies de ruraux sortis de l'anonymat habituel par la citation de leur patronyme complet, comme il figurerait sur une pierre tombale. Mais Pierre Michon leur restitue une existence, certes dure, en les considérant comme des « Vies » à part entière.
- 2 La « Vie » est un genre littéraire ancien. Pour mémoire citons les *Vies des douze Césars* de Suétone, puis les *Vies de saints* médiévales, la *Vie de Rancé* de Chateaubriand : ce genre hagiographique paraît réservé à des personnages considérables dont les parcours sont donnés en exemple, en quelque sorte en majuscules.

Choix de *Vies*

- 3 Pierre Michon choisit pour sujets de ses *Vies* des hommes et des femmes de son canton natal, des « pays » qu'il a connus ou dont l'existence lui a été rapportée par des proches. Tous ruraux de la Creuse, ce département dont les campagnes sont ingrates au point d'avoir incité durablement ou périodiquement leurs habitants à l'exode : petits paysans et domestiques agricoles, bûcherons, maçons (comme leur illustre aîné Martin Nadaud qui, lui, a connu une vie édifiante politiquement, entre la Creuse et Paris) ou jeunes pensionnaires-collégiens, comme Michon lui-même, qui ont confié à l'École publique leur destin pour sortir de la condition rurale.

« La province dont je parle est sans côtes, plages ni récifs ; ni Malouin exalté ni Moco n'y entendit l'appel de la mer quand les vents d'ouest la déversent, purgée de sel et venue de loin, sur les châtaigniers » (p. 13)¹.

- 4 Les destins de ces Limousins ne sont pas ceux des figures d'aventures océaniques, ils sont continentaux et cantonaux. Ni palmiers, ni cocotiers, ils sont enracinés comme l'arbre repère du massif ancien, qui s'accommode des sols lessivés et froids. Les *Vies minuscules* sont des récits délibérément « contre-exotiques »².
- 5 On aurait tort aussi, en relevant la précision toponymique des lieux de ces vies, de penser que le recueil est une version contemporaine du récit régionaliste : ces hommes et ses femmes ont, littérairement ou sociologiquement, des frères, des sœurs ou des cousins chez *Les gens de peu* de Pierre Sansot (1992), dans *La misère du monde* de Pierre Bourdieu (1993). P. Michon, grand lecteur de Hugo, sait, de source inspirée, que les Misérables de tous temps et de tous lieux méritent littérature.
- 6 Comment le géographe peut-il lire ces *Vies minuscules* ? Il aura ici recours à ce cadre ancien mais souple de la géographie, « le genre de vie », parce que ces campagnes qui ne sont pas immédiatement actuelles sont les contemporaines de l'approche en termes de genre de vie que la géographie humaine vidalienne et ses missionnaires comme Albert Demangeon (1911 ; 1920) puis Aimé Perpillou (1940) ont justement développée en Limousin.
- 7 Cette grille issue d'une géographie rurale d'hier est-elle une effraction dans un texte de haute tenue littéraire ? Il faut savoir que Pierre Michon est un grand lecteur, un dévoreur de bibliothèques, il a de la reconnaissance, voire de la tendresse, pour les savoirs et les savants d'hier : « Gaston Roupnel, Vidal de la Blache, l'abbé Breuil, Salomon Reinach, Fabre, la génération des "barbichus" de la Troisième République. Je dis cela avec empathie : les positivistes je les adore. C'est un monde intellectuel qui n'est plus à la mode, mais qui a produit des choses admirables... »³. Si le poète apprécie les positivistes nous disposons d'une sorte de blanc-seing !
- 8 L'œuvre de Pierre Michon, faite de textes courts et denses, est élaborée en partie avec cette culture savante positiviste, l'autre partie étant évidemment la littérature, sacrée et profane. Et dans cette littérature profane rôde le fantôme de William Faulkner et de sa saga de ruraux pauvres et déjantés du Vieux Sud, où nous retournerons plus tard. Enfin sort de cette confluence du savoir et de lectures multiples un volume réduit, perlant parcimonieusement d'un alambic rempli de livres et de mémoires et porté à température par une parole incandescente, des mots de feu, revenus de plusieurs saisons en enfer.
- 9 Ces vies, ces existences ont été rurales, elles ont animé, tant bien que mal, ces paysages bosselés de massif ancien, où des blocs de granit émergent de l'arène, où les champs de seigle, les prairies maigres et les taillis de châtaigniers composent une mosaïque sans grâce pastorale. Ces Vies ont eu lieu : aussi elles s'inscrivent, jusqu'à l'enfermement, dans des lieux-dits, dits et habités, identifiés par un toponyme. L'habitat y est dispersé mais, derrière ce constat neutre, on devine un peuplement familial resserré, commensal, parents et enfants, patrons et commis, hommes et bêtes, une cellule domestique qui partage la même frugalité.

Lieux des *Vies minuscules*

- 10 La plupart de ces vies ont eu lieu dans un triangle Guéret-La Souterraine-Bourgueuf. La nomenclature est bien réelle : elle se compose d'une trentaine de toponymes de bourgs, de villages, de hameaux et de fermes isolées. Pour les hameaux et les fermes on peut remarquer, carte au 1/25 000 aidant, qu'ils sont fréquemment sur des chemins vicinaux sans issue, petits bouts d'un petit monde, terres-minus. Le hameau natal de Pierre Michon se nomme Les Cards (commune de Chatelus-le-Marcheix), pour lequel le lecteur maniaque d'étymologie hésite entre la situation disjointe de l'écart et le marqueur botanique de l'abandon agricole, les chardons.
- 11 Si on recherche une sorte de lieu central dans cet archipel de toutes les épreuves on choisira la Lanterne des Morts de Saint-Goussaud. Ce fanal (« de leucogranite » se plaît à préciser P. Michon sans doute reconnaissant aux savants barbichus déjà évoqués⁴) atteste du savoir-faire ancestral des maçons de la Marche, et il a abrité, en ce lieu élevé des Monts d'Ambazac, une flamme censée guider les vivants et les âmes des morts.
- 12 Commentant lui-même ce souci toponymique, P. Michon explicite dans un entretien : « Dans *Vies minuscules* on trouve à l'état brut certains noms de lieux : les lieux-dits, les noms de carrefours – Croix du Sud, Croix de Laurençon –, ces mots qui désignent des sites non-habités, à l'écart, et cependant marqués par une croix, une pierre levée ou un arbre remarquable [...]. Je pense aussi aux noms de ces hameaux de la Creuse où se déroule l'action des *Vies minuscules* : quand je me suis dit que j'allais nommer ces lieux en leur conservant leurs véritables noms, ceux qui apparaissent sur les cartes, quand j'ai vu que ma main acceptait de tracer ces mots-là, j'ai eu la sensation qu'ils étaient aussi forts et aussi vrais que ceux de *La recherche* »⁵.
- 13 Une recherche où les lieux qui semblent perdus (ou « paumés ») sont retrouvés, une recherche comme celle ci-dessus nommée, en majuscules du très parisien Marcel P., qui a aussi ses « côtés » : ici en Creuse ils sont de... Mourioux et de Bourgueuf. Ainsi dans la Marche, apparemment délaissée, la littérature dessine des figures, des trajets, des destins. Comme si l'un des droits de ces hommes et femmes pauvres était d'être cités et situés dans un lieu connu et littérairement reconnu, êtres « de », non pas le « de » nobiliaire, mais celui, celle ou ceux d'ici ou de là.

Cadres de vie : « Les fougères miséricordieuses cachent la terre malade... » (p. 68)

- 14 La Vie d'Antoine Péluchet s'achève au cimetière de Saint-Goussaud, tout près de la Lanterne des morts. Antoine est né à moins d'un kilomètre, « au Châtain. C'est un lieu touffu mais pierreux, de vipères, de digitales et de blé noir, et les fougères y sont hautes sous des arceaux d'ombre bleue » (p. 38). Rares sont dans les *Vies minuscules* les vastes tableaux paysagers. La campagne n'y est pas contemplée ni méditée, les habitants, dans une vie de labeur plus courbée que redressée, ne sont pas dans la posture qui ouvre la vision panoramique. Ils sont plus attentifs à l'état de leur petit bien, dans la maille cadastrale de leur patelin. P. Michon emploie affectueusement ce terme pour signifier l'attachement, le sien et celui des personnages, à ces lopins conquis sur la lande et menacés par son retour, avec en pionnières ces fougères qui voilent les terres acides.

- 15 P. Michon refuse les amples descriptions qui mettent en majesté la physiologie du pays : ses vies minuscules sont au contraire accompagnées d'observations réduites, des sortes de croquis, de touches cursives qui tonalisent les lieux-dits : « [s]ur le plateau rocheux vers Gentioux, sous le toit d'une ferme pauvre de cette terre vaine où les bruyères et les sources écorchent à peine de rose et de frais la cuirasse revêche des granits maigres » (p. 107). Ces notations désignent les traits des sites plutôt qu'elles ne mettent en place un panorama avec des plans distincts, les mouvements du terrain, puis un ensemble de bâtiments agricoles. « Ce que je recherche, c'est peut-être l'épure du roman, son minimum vital, ce qui lui suffit »⁶ ainsi P. Michon réduit ce qu'il appelle « le bouillon trop allongé du roman » et particulièrement le registre descriptif, il dégraisse le genre de ses digressions.
- 16 Dans ces lignées de paysans sans blason, le paysage se réduit à des espèces symboles, sauvages ou à peine domestiques, rurales et rudérales : genêts, ronces, fougères, bruyères, sureau, blé noir, digitales, seigles, rejets de châtaignier... Il y a, ici et là, les plantes commensales de ces vies minuscules qui accompagnent plutôt qu'elles n'ornent ces genres de vie.
- 17 Petit-fils de Félix Guyaudon, propriétaire des Cards et « paysan médiocre », P. Michon sait que son pays est une contrée agricole ingrate, une « terre gâtée ». Les travaux et les jours qui y sont menés ne garantissent aucune opulence, les rendements y restent médiocres ou minuscules au regard des bons pays qui paraissent bien lointains à ces damnés du terroir.
- 18 Ainsi chez les Péluchet, voisins et cousins des Guyaudon, « [i]l faut encore faucher, par exemple le pré du Clerc, qui n'est qu'une pente, une ombre dans le brouillard dans le souffle noir des sapinières, vers le col de Lalléger » (p. 46). Ce pré du Clerc, parcelle-repère du récit, rend compte de ce combat inégal de la terre et des hommes : « Les ronces des boutures gagnaient ; dans le pré du Clerc, les genêts avaient hauteur d'homme, les sureaux poussaient en plein champ » (*ibid.*). Il suffit qu'un fils unique, Antoine Péluchet, en rupture de ban familial, décide de partir, pour que celui qui reste, Toussaint, accuse ce coup du sort : « [l]e père peu à peu délaissa son lopin, ces huit ou dix hectares disputés aux brandes, aux caillasses, ce morne reliquaire des jours perdus et des sueurs vaines de trente générations de Péluchet » (p. 57).
- 19 Ces fragments de paysage, ruralisés par des paysans qui n'ont que leur force de travail à mettre en œuvre, correspondent au diagnostic que les géographes classiques ont porté sur cette contrée. Ainsi dans le *Tableau* de Vidal, quand il aborde le Limousin (Livre 2, Chapitre 1, p. 278) : « On entre dans les terres froides, dans le domaine des bruyères, des ajoncs, des digitales, du ruissellement diffus des eaux, des races animales d'ossature menue, faute de phosphate de chaux ». « Menue » écrit Vidal... on est bien proche de minuscule... Le texte du géographe, publié en 1903, correspond chronologiquement au terme de la triste et étroite saga des Péluchet : « Ensemble ils allèrent en terre sous un ciel en fuite, dans la bière d'un seul en janvier 1902 ». La coïncidence de date est singulière, elle dit peut-être qu'en ce temps-là, celui de la Belle époque urbaine, demeuraient bien des pays ingrats. En 1911, Albert Demangeon, qui vient d'arpenter méthodiquement le Limousin après l'opulente Picardie de sa thèse, confirme : « sur cette terre avare et rebelle, où tant d'espaces demeurent improductifs ou livrés à une pâture extensive, il n'y a pas de place pour une nombreuse population [...]. Pendant longtemps presque tout le territoire du Limousin et de la Marche souffrit des mêmes conditions de stérilité » (Demangeon, 1911, p. 330).

- 20 La para-fiction des *Vies minuscules* développe une poétique du milieu pauvre. Les fougères n'y sont pas aigles (soit victorieuses) ou mâles (soit dominatrices), elles sont miséricordieuses. Elles sont sensibles au malheur de ces lieux et de ces hommes, et leur élégante vitalité, leurs crosses quasi épiscopales sont comme un pardon réconfortant, délivrant une onction à la terre malade.
- 21 Terre malade... Les géographes, méthodiques médecins de campagne, exerçant là leur agronomie empirique, valident le diagnostic littéraire : terres froides, carencées en phosphates et, finalement, improductives et stériles... On pourrait penser que cette corrélation de vies minuscules, d'agriculture pauvre et de terre déficiente a un relent de déterminisme... Mais ce lien a aussi une valeur poétique, il met en résonance les destins humains et la nature des lieux. Cette terre n'est pas promise, elle est dépourvue de gestes prophétiques, elle porte, supporte des hères.

« Et là-bas, dans la maison noire qu'on devine au détour des haies... » (p. 58)

- 22 Dans ce pays de maçons l'habitat des vies minuscules est solide, appareil de granite oblige, mais reste exigü. « La ferme des frères Bakroot était un peu à l'écart du village et quasiment dans les bois : une demeure naine de mangeurs de patates sous l'éternel colosse gris » (p. 130).
- 23 Les cellules domestiques, coquilles de ces genres de vie, sont élémentaires. Ces intérieurs sont, comme les extérieurs sans ampleur paysagère, réduits par la frugalité à une sorte de minimum vital. Ils ne relèvent pas de ces inventaires balzacien qui, accumulant les détails matériels, en viennent à des jugements esthétiques et moraux. On peut cependant, en rassemblant les indications éparses, et en passant le seuil de la porte, franchissement qui est relevé dans ces récits comme le moment de passage du dehors au dedans, de la campagne au foyer, du social au privé, des ragots des villages aux vrais et pauvres secrets, établir un état des lieux.
- 24 On entre d'emblée dans « la grande cuisine paysanne que la fumée boucane comme un jus d'atelier » (p. 21). Dans ce lieu deux feux : celui ouvert, antique, l'âtre de la cheminée et celui, captif, du fourneau ; les femmes, comme Élise et Juliette, veillent sur ces foyers, les alimentent et les activent. Elles dressent des tables et servent les convives masculins posés sur des bancs, « sur la longue table de cuisine fumeuse, entre le pot de café et le litre de vin les nobles et violents liquides dont les paysans croient devoir ratifier la candide croyance en leur vie » (p. 131). Le jour décline, allons au Châtain chez les Peluchet : « La porte se referme, la nuit patiente vient. La chandelle s'allume, on les voit tous les trois par la fenêtre, penchés sur la soupe ; la louche dans la main de Juliette va et vient, un grand papillon effaré cogne aux vitres ; du vin coule, beaucoup de vin, dans le seul verre de père. Soudain il regarde Antoine... » (p. 44).
- 25 Autour de cette salle commune, lieu des repas taiseux ou des disputes décisives, peu d'autres pièces, parfois « une arrière-salle humide et glaciale » (p. 131). Au-dessus les combles où dorment les reliques familiales : « il y a dans le grenier des Cards une cantine qu'Élise appelle "la caisse du Châtain" et où dort la maigre trace chue de la Maison Peluchet » (p. 42). Sous le même toit, de la table commune à l'étable des bœufs il n'y a que deux à trois pas : « Il entra dans l'étable pour on ne sait quelle besogne ou pensée, y regarda voués à la pénombre les trop vieux bœufs inutiles ; il les appela par

leurs noms... » (p. 65). Ces noms les assimilent à la famille, et comme des membres à part entière ils meurent de vieillesse, échappant au maillet du tueur. Ils sont d'ailleurs statufiés dans l'église de Saint-Goussaud, compagnons paisibles du saint patron, le bon Goussaud, pâtre et supposé protecteur. En dessous du logis, la cave : les hommes y descendent dès que la soif les tourmente ou que des visiteurs en procurent l'alibi : « Fiéfié de la cave remontait encore un litre », d'ailleurs « dans la caisse du Châtain de vieilles factures accusaient réception de barriques » (p. 42), ce poste de dépense atteste que les lacunes viticoles de la polyculture nécessitaient des sorties d'argent que le patron s'autorisait. Enfin le puits par lequel les femmes accèdent à l'eau mais qui pour les hommes assume, si près dans la cour, le saut vers la fin des misères : « Il le hissa sur la margelle pourrie du puits dans quoi fougueusement ils se précipitèrent... Ils furent noyés comme deux chats, innocents et balourds » (p. 68). La cave, le puits et finalement, au village, la tombe, c'est la dernière demeure des hommes voués au malheur et au sein de la terre. « Tous les noms que j'ai dits sont attestés ici et là par les stèles des cimetières de Chatelus, Saint-Goussaud, Mourioux, invariables sous le grand soleil et dans le gel des nuits » (p. 36).

- 26 A. Demangeon, dans sa typologie de l'habitation rurale en France (1920), note méticuleusement à propos de la maison élémentaire « [d]ans le Limousin et une partie de la Basse-Auvergne et surtout dans les exploitations les moins importantes c'est la disposition classique qui prévaut : un même corps de bâtiment où s'alignent sur la même façade, logis, étable et grange. [...] Souvent le logis communique directement avec l'étable par une porte intérieure car le paysan veut demeurer en relation étroite avec ses animaux » (Demangeon, 1920, p. 363). C'est bien là pour le géographe classique le cadre matériel du genre de vie des « petits ». Cet huissier sévère se garde bien, neutralité scientifique oblige, d'aborder, au-delà de la fonctionnalité agricole, les modes de vie et de mort des habitants, de leur humaine condition, tant pour les femmes que pour les hommes.

Le vin, fil rouge des *Vies minuscules*

- 27 Dans ces vies minuscules court le fil rouge du vin, de cave en cuisine, de la ferme au hameau, jusqu'aux débits de boisson du bourg. Ce fil, le lecteur le suit dans les huit chapitres, il accompagne plus qu'il ne guide la sociabilité des hommes qui consomment sans distinction de bien, patrons et commis, d'âge, du grand père au petit fils, de statut, curé et fidèles. Le vin anime et amenuise les vies minuscules. Tous alcooliques ? On serait tenté de bredouiller que l'addiction prend figure d'adduction tant cette société rurale, domestique et communale, paraît par les hommes sous l'emprise de ce vin. La marge... ce serait d'être sobre, la sobriété correspondant à une sociabilité réduite. « La foire faite, ils allèrent boire chez Marie Jabely avec des maquignons... » (p. 58). « Chaque dimanche inlassablement il refaisait l'expérience de la déroute, dans les bistrotts de Chatelus, Saint-Goussaud, Mourioux, où le vin n'avait plus saveur que de vin, où la dérision était devenue son lot... » (p. 62.)
- 28 Les nombreuses occurrences individuelles et collectives de ces situations, des désordres qu'elles entraînent dans le comportement des personnages, dessinent un tableau sombre : « Entre eux un litre de vin rouge, aux trois quarts vide ; le teint égal des crapuleux compères tachait malsainement leur visage fatigué ; je me doutais qu'ils n'étaient pas aux premières libations » (p. 195). Nous cesserons ici la chronique de ces

neuvaines pitoyables et récurrentes, qui poursuivent une sorte d'oubli de la marge et y ramènent, comme les tournées sans fins des attablés, qui sont les ornières d'un cercle vicieux.

Fuir les cantons gueux...

- 29 Pour échapper à ces destins locaux et éviter cet enfermement dans les horizons réduits de ce que P. Michon nomme des « cantons gueux », les hommes jeunes saisissent des occasions plus qu'ils ne développent de vraies stratégies migratoires.
- 30 Pour le premier, l'orphelin A. Dufourneau dans l'Entre-deux-guerres : « Sa vocation fut l'Afrique [...] le mobile majeur de son départ : l'assurance que là-bas un paysan devenait un Blanc fut-il le dernier des fils mal nés » (p. 19). Le second, A. Peluchet qui a passé : « une enfance au Châtain ? Genoux écorchés, baguette de coudre pour tromper les jours et courber les herbes, “habits puants la foire” et vieillots » (p. 40). Son père « Toussaint perçut dans le fils quelque chose, geste, parole ou plus vraisemblablement silence, qui lui déplut : une pesée trop légère aux mancherons de la charrue, une paresse à vivre » (p. 43) ; ce malentendu générationnel conduit à cette scène connue : « La vieille arrogance patriarcale retrouve son geste définitif, la droite du père se tend vers la porte, la chandelle fléchit, le fils est debout ; la porte s'ouvre comme une dalle tombe [...] Antoine un instant s'encadre sur le seuil, sombre dans le contre-jour [...]. Il part, il n'est plus d'ici » (p. 45). Il quitte parents et village pour une improbable Amérique. Rémi Bakroot, l'ami du lycée de G. (Guéret) avait choisi l'armée pour réussir sa vie « [i]l avait peur d'être mal habillé ; le shako ringard et les épaulettes écarlates le captivèrent : il prépara Saint-Cyr et y fut admis » (p. 128).
- 31 Ces échappés des cantons gueux ont des destins peu gratifiants. Dufourneau l'Africain, « qui avait sans doute été d'autant plus impitoyable envers les humbles qu'il se défendait de reconnaître en eux l'image de ce qu'il n'avait jamais cessé d'être » (p. 30), est piégé par les premières révoltes indigènes : « il abattait la chicotte sur leurs dos, l'injure à leurs oreilles ; et les nègres soucieux de rétablir la balance des destins lui arrachèrent une ultime terreur équivalant à leurs mille effrois, lui firent une dernière plaie valant pour toutes leurs plaies » (p. 31). Antoine, le banni du père Toussaint, qui avait souligné dans son atlas scolaire les noms de Galveston et de Baton Rouge, fut peut-être bagnard à Cayenne, qui est l'Amérique, sans son rêve.
- 32 Rémi le Saint-Cyrien meurt accidentellement tout juste adulte, sa vie qu'il rêvait élargie est moins minuscule qu'abrégée, il retourne chez lui, chez les mangeurs de pommes de terre, « [l]es Bakroot n'avaient pas de caveau, la tombe était creusée : ce trou et ce talus de belle terre neuve, parmi la vieille neige grise et les dalles aux christs rouillés, aux fleurs pourries, étaient printaniers et réconfortants. Les cantonniers avec leurs cordes firent doucement descendre dans ce labour frais l'œuvre du menuisier, avec dedans ce qu'on ne voyait pas. C'était un enterrement comme tous les autres, dans Courbet, dans Greco, à Saint-Armand-Jartoudeix » (p. 135).

« Car à l'asile plus qu'ailleurs encore, le monde est un théâtre... » (p. 177)

- 33 On doit aussi parler de ceux qui restent à demeure et dont les vies minuscules relèvent plus de l'asile que de l'exil. Ce sont des marginalisations intérieures, des aliénations dans le sens où ces vies ont perdu leur autonomie. Les individus y deviennent des nombres et les ombres de ces théâtres dont le décor est la verdure profuse des plateaux limousins.
- 34 Le père Foucault, patient d'une salle commune hospitalière, refuse obstinément de suivre les prescriptions des médecins qui lui proposent de soigner son cancer de la gorge dans un service spécialisé parisien et leur répond « d'un ton navré mais d'une voix si étrangement claire que toute la salle l'entendit : "Je suis illettré" » (p. 157). Le père Foucault n'a donc que la parole pour communiquer et cette ressource orale lui est contestée par son mal : « il avait honte de son aveu public, lui qui n'aurait pas beaucoup à attendre pour que le cancer lui brisât avec les cordes vocales tout aveu dans la gorge » (p. 159).
- 35 Dans ces campagnes profondes, les établissements psychiatriques assurent l'accueil des vivants qui campent aux marges de la raison, momentanément ou définitivement. Lieux singuliers qui sont pour les ruraux alentour des opportunités d'emplois et pour les résidents des hébergements décents, sinon curatifs.
- 36 La *Vie de Georges Bandy* est le texte le plus long de ces vies. Cette ampleur relative tient au parallèle qu'elle établit entre la vie de l'abbé Bandy qui a été curé de Saint-Goussaud et celle de l'auteur lui-même qui y suit une longue cure. Un troisième personnage, simple d'esprit, natif de Saint-Goussaud y séjourne et y meurt : la jeune Lucette Scudéry. On a donc ici un triste rendez-vous de villageois, de pays, sur lequel l'auteur porte un regard d'une lucidité sarcastique. « De la petite paroisse de jadis, nous étions venus tous les trois : le jeune curé promis à l'épiscopat, le garçon vif plein d'avenir et l'idiot sans lendemain ; l'avenir était là et le présent nous réunissait, égaux ou bien peu s'en fallait » (p. 192).
- 37 L'auteur y fait confidence de cette partie de sa vie, expérience humaine devenue ressource littéraire : « J'allais à La Ceylette. J'y avais fréquenté cette année-là un de ces hôpitaux psychiatriques new-look, construits en pleine campagne et sans murailles, qui ne manquent pas de charme » (p. 175). Dans la région Limousin la carte hospitalière a placé là, sans esprit de relégation, près d'Eygurande en Haute-Corrèze, un établissement considéré comme pilote.
- 38 L'auteur, plutôt que d'y aménager un réseau de relations avec des pairs, choisit ces compagnons d'infortune : « Il y avait là quelques-uns de ces malades citadins instruits [...] je leur préférerais le commerce des crétins dont l'extravagance était maladroitement sentimentale, et que ne déparaient aucun mot appris » (p. 178). L'auteur reconnaît que sa vie a croisé par deux fois celle de l'abbé Bandy. Dans son enfance, innocent paroissien, il a admiré ce « jeune théologien plein d'avenir mais frondeur, dont l'évêché avait jugé bon de mettre la vocation à l'épreuve en l'envoyant paître les plus humbles ouailles paysannes, à Arrènes, Saint-Goussaud, Mourioux, autant dire *in partibus* » (p. 182). Il se souvient de ses sermons dominicaux, « obscurs et rutilants » qui l'initièrent au Livre : « J'y appris que la Bible est écrite de mots » (p. 182).

- 39 Il y retrouve, après leurs chutes parallèles, l'abbé Georges Bandy. « L'enfant terrible du diocèse, le théologien séduisant et roué, était devenu un paysan alcoolique confessant les cinglés » (p. 199). Celui qui avait étonné Saint-Goussaud en bel apôtre chevauchant une puissante BMW ne dispose à La Ceylette que d'une mobylette. En sortant du bistrot « il pédala pour lancer le moteur ; la pétrolette fit un maigre zig-zag, il tomba ». Michon se rappelant un ancien sermon de l'abbé cite ironiquement un psaume : « La terre chancelle devant le Seigneur comme un homme ivre » (p. 197). Lui-même reconnaît un frère dans ce qui fut à Saint-Goussaud un père... » Les ivrognes croient volontiers que Dieu ou l'Écrit sont derrière le prochain comptoir » (p. 199).

« Sa lignée assez riche pour produire ce mort en herbe » (p. 142)

- 40 La vie la plus écourtée est celle de la sœur de P. Michon. *Vie de la petite morte* place le lecteur devant le mystère de la mortalité infantile dans ces campagnes où la circonstance fatale est intégrée au genre de vie terrestre qui garantit aux enfants morts ici-bas de rejoindre là-haut le cortège des anges. « C'était pendant la guerre, au bout des chemins des colonnes allemandes terribles et mornes roulaient... Le maquis, avec ses jeunes spectres, courait les bois, brouillait les aiguillages, faisait sauter des convois » (p. 237) et dans ce moment où le Limousin entre, avec armes et barrages, dans l'histoire de la guerre mondiale (Oradour-sur-Glane est à 40 km de Marsac), « [l']enfant naquit entre Élise, la relique et un médecin de campagne vieille France, dans l'école de Marsac. Cette fille s'appela Madeleine » (p. 238). À l'été suivant elle meurt, elle avait six mois, « Madeleine mourut le 24 juin 1942 au matin, jour de la Saint-Jean, dans la chaleur immense qui se levait sur Marsac » (p. 241).
- 41 Vie minuscule par la durée que celle de ce nourrisson, attendu, célébré puis pleuré par ces parents. La mort de Madeleine permet dans le dernier chapitre du livre de faire une généalogie de tous ses ascendants collatéraux. Madeleine est le rejeton, au sens du rejet d'un arbre, disons un châtaignier puisque cette essence a présidé à sa trop courte existence. P. Michon, né deux ans après sa sœur, dresse comme une sorte de tombeau littéraire, en contant son enterrement. Dans son texte il convoque ceux qui y ont assisté, ceux qui ont pu y assister mais aussi tous les ascendants nés plus d'un siècle avant et qui étaient déjà morts depuis longtemps. La Vie de la petite morte est la somme de toutes ces vies minuscules qui l'ont précédée ici-bas ; elle est le terme provisoire d'une lignée qui a trouvé enfin son chantre, son frère cadet. Et en citant les membres de cette lignée P. Michon les réfère aux lieux d'où ils sont venus pour les obsèques : en filigrane et *in fine* se redessine la géographie du triangle de la Marche.
- 42 La mort précoce a épargné à la toute petite Madeleine les avatars d'une vie minuscule : les travaux des champs, les mécomptes conjugaux, la rivalité du vin, les peines d'une mère.

Des genres de vie aux récits des existences

- 43 Les genres de vie de la géographie classique étaient souples et accommodants mais les mailles un peu lâches de leur filet laissaient passer bien des aspects non matériels des vies qu'ils voulaient décrire. Le sens, le goût, les joies et les épreuves, les relations

humaines, certes, ne relevaient pas en ces temps-là de la géographie. Le principe de précaution des savants positivistes avait été d'exclure ce qui relevait non de leur « vie » étroitement définie mais du vécu, de l'existence. Curieusement les vies qualifiées de minuscules par Michon sont plus larges et plus riches que celles rangées dans la typologie des genres qu'ont construite les savants.

- 44 La géographie n'est pas la seule des sciences dites humaines à avoir fait l'impasse sur la dimension existentielle. Ce sont les chemins souvent sans issue parcourus par les textes de Pierre Michon qui nous ouvrent ici l'accès à ce qui avait été tu, caché ou ignoré de ces existences. Existence(s)... Jean-Paul Sartre, de père limousin, dans ses *Carnets de la drôle de guerre* (1983), a peu de considération pour celles-ci : « On les a envoyés (les réfugiés alsaciens) chez les croquants limousins, les derniers des hommes, arriérés, obtus, âpres au gain et misérables » (Sartre, 1983, p. 61). Michon, qui fut gauchiste, aime rappeler incidemment ces considérations du fondateur de la *Cause du peuple*, pour ses pères, frères et cousins. Son pari littéraire a été de partir de ces conditions pour les « repêcher », de les assumer pour les mener par l'écriture à une sorte d'Assomption.
- 45 Ce créateur d'ici-bas n'a que le pouvoir du verbe (ni « C », ni « V » majuscules du Créateur qui seul dispose du Verbe : on reste dans les minuscules) pour tenter le coup ! Ces vies rurales limousines en marche vers une reconnaissance littéraire ont été vécues, P. Michon les a extraites, comme on dit « extrait de naissance », d'une mémoire familiale, locale, elles ont eu *lieux*, ici et là, leur inhumation paraît être un point final, le lieu ultime, une dernière demeure. Mais non !
- 46 Elles sont passées du trépas à la vie de papier et d'encre que ménage le pari littéraire. Assomption : passer des lieux dits aux cieux rêvés... Dufourneau, Peluchet, Rémy et Roland Bakroot, Foucault (le père), Bandy, Eugène et Clara, dans la marge de vos actes de naissance et de décès, des témoins illustres peuvent attester que vos existences, si minuscules paraissent-elles à l'état civil et aux communs des mortels, ont mérité validation de haute extraction !
- 47 L'auteur apparie ces humbles ruraux à des figures de la grande littérature : bouffons de Shakespeare, un balourd chez Cervantès, des naïfs chez l'abbé Prévost, des songeurs chez Chateaubriand, un provincial rêveur chez Balzac, des cohortes de misérables chez Hugo, des femmes distantes de Flaubert, un adolescent fugueur, Rimbaud, et les douloureux idiots de Faulkner. L'auteur donne des parrains éminents à ces presque'anonymes.
- 48 Ces scènes de genre de vie rurale renvoient à – ou font se lever – des références picturales : Dürer, Greuze, Watteau, Chardin, Courbet, Greco, Van Gogh, les chefs-d'œuvre de ces maîtres viennent, comme un secours iconographique, prendre en charge l'assomption de l'auteur lui-même qui se présente en écrivain raté et qui a pourtant écrit, il a trouvé l'assomption auprès du père, William Faulkner, « le père du texte » (Michon, 1997).
- 49 Nous avons pris le risque de déconstruire ces fabuleuses *Vies minuscules*, nous avons extrait gauchement des mots, des lignes, des phrases pour les rapporter à nos lubies de géographes. La seule raison que nous puissions avancer pour notre misérable défense est que la géographie humaine manque souvent d'humanité. « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » pour répondre à cette lancinante question il faut prendre en compte l'ici. Ici c'est ainsi que des hommes et des femmes vivent (et meurent). Dans les années

quatre-vingt du XX^e siècle, Pierre Michon nous a fait entrer dans des vies passées mais proches et dans la sienne.

- 50 Donnons une dernière fois priorité au texte de Pierre Michon. Mieux qu'une paraphrase pauvre et parasite il formule le singulier but de son entreprise de parole :
- 51 « Qu'un style juste ait ralenti leur chute, et la mienne peut-être en sera plus lente ; que ma main leur ait donné licence d'épouser dans l'air une forme combien fugace par ma seule tension suscitée ; que me terrassant aient vécu, plus haut et plus clair que nous ne vivons, ceux qui furent à peine et qui redeviennent si peu. Et que peut-être ils soient apparus, étonnamment. Rien ne m'entiche comme le miracle » (p. 247).

BIBLIOGRAPHIE

BOURDIEU Pierre (dir.), 1993, *La misère du monde*, Paris, Seuil.

DEMANGEON Albert, 1911, « La montagne dans le Limousin », *Annales de géographie*, XX, p. 316-337.

DEMANGEON Albert, 1920, « L'habitation rurale en France », *Annales de géographie*, XXIX, p. 352-375.

MICHON Pierre, 1997, « Le père du texte », in *Trois auteurs*, Paris, Verdier, p. 77-88.

MICHON Pierre, 2007, *Le roi vient quand il veut. Propos sur la littérature*, Paris, Albin Michel.

PERPILLOU Aimé, 1940, *Le Limousin, étude de géographie physique régionale*, thèse pour le doctorat ès lettres présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

RICHARD Jean-Pierre, 1990, « Servitude et grandeur du minuscule » in *L'état des choses. Études de huit écrivains d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard.

RICHARD Jean-Pierre, 2008, *Chemins de Michon*, Paris, Verdier poche.

SANSOT Pierre, 1992, *Les gens de peu*, Paris, Puf.

SARTRE Jean-Paul, 1983, *Carnets de la drôle de guerre*, Paris, Gallimard.

VIDAL DE LA BLACHE Paul, 1903, *Tableau géographique de la France*, Paris, Hachette.

NOTES

1. Sauf indication contraire, les numéros de pages renvoient à l'édition des *Vies minuscules* chez Gallimard, Folio-Poche, n° 2895, 1996.

2. Pour valider la reconnaissance des *Vies minuscules* au titre de la littérature nous retenons celle de Jean-Pierre Richard, grand re-lecteur de classiques et découvreur de contemporains dans « Servitude et grandeur du minuscule » in *Études de huit écrivains d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 1990. Puis Jean-Pierre Richard a poursuivi ces lectures de Michon et les a rassemblées dans *Chemins de Michon*, Paris, Verdier poche, 2008.

3. Extrait des entretiens accordés par Pierre Michon et publiés sous le titre *Le roi vient quand il veut. Propos sur la littérature*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 370.
 4. Conversation de l'auteur avec Pierre Michon.
 5. *Le roi vient quand il veut. Propos sur la littérature*, op. cit., p. 276.
 6. *Le roi vient quand il veut*, op. cit., p. 24.
-

RÉSUMÉS

Les Vies minuscules de Pierre Michon, paru en 1984, est une œuvre reconnue et singulière de la littérature française. Ce livre contemporain permet d'examiner à nouveaux frais le rapport de la géographie et de la littérature. Ces Vies sont celles de ruraux du Limousin qui pendant le XX^e siècle ont connu des destins éprouvants. Pierre Michon les situe dans des lieux précis et leur voue une écriture poétique, ce qui fait de ces pauvres anonymes des campagnes des figures pleinement humaines.

Vies Minuscules (Small lives) by Pierre Michon (1984) is a celebrated novel that holds a special place in French literature. This contemporary book invites us to a renewed exploration of the existing relationship between geography and literature. These Lives are the ones of rural inhabitants of Limousin who have met sorely tried fates. Pierre Michon situates them in precisely located places and, dedicating them a poetical writing, he turns the anonymous poor from the countryside into fully human characters.

INDEX

Mots-clés : littérature, Pierre Michon, Limousin, campagne profonde

Keywords : literature, Pierre Michon, Limousin, deep countryside

AUTEUR

JEAN-LOUIS TISSIER

UMR Géographie-cités (EHGO)

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Jean-Louis.Tissier@univ-paris1.fr